

Dany Laferrière — La vie, telle quelle

François Couture

Volume 6, numéro 1, automne 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11011ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)

1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Couture, F. (2009). Dany Laferrière — La vie, telle quelle. *Entre les lignes*, 6(1), 26–27.

Dany Laferrière - La vie, telle quelle

En une quinzaine de titres, **Dany Laferrière s'est imposé comme un écrivain québécois majeur. Avec *L'énigme du retour*, publié en France (Grasset) et chez nous (Boréal) cet automne, il s'affirme comme un écrivain majeur. Point.** / François Couture

Écrivain d'Amérique (Port-au-Prince où il est né, Petit-Goâve où il a grandi, Miami où il écrit, New York où a vécu son père et Montréal où il existe), intellectuel à la langue bien pendue, chroniqueur à la télé et à la radio publiques, scénariste et journaliste, Dany Laferrière fait une entrée fracassante dans le milieu du livre québécois en 1985 en publiant *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, qu'il écrit en gagnant sa vie dans des usines. Depuis presque un quart de siècle, il marque le paysage littéraire d'ici avec ses romans. Dans la dizaine qui constitue son *Autobiographie américaine*, il s'y érige en « mensonge qui dit la vérité », pour reprendre la juste expression de Jean Cocteau, afin de traiter de questions cruciales comme l'identité, le désir, l'enfance, le souvenir, l'Amérique...

Après avoir publié *Je suis un écrivain japonais* aux éditions du Boréal au printemps 2008, sorte de mise en abyme de son œuvre, Laferrière revient en force avec *L'énigme du retour*, fraîchement arrivé chez les libraires.

RETOUR AU PAYS DE L'ENFANCE

« La nouvelle coupe la nuit en deux. / L'appel téléphonique fatal / que tout homme d'âge mur / reçoit un jour. / Mon père vient de mourir. » C'est sur ces mots lourds que s'ouvre ce plus récent roman de Laferrière qui, il faut le souligner, n'avait jamais vraiment écrit sur son père. Homme exilé – qui porte le même nom de baptême que lui (Windsor Klébert Laferrière) – qu'il a à peine connu, son personnage résistait au romanesque; il a fallu le récit de sa mort pour permettre à l'auteur de défricher ce territoire vierge.

L'énigme du retour, c'est donc l'histoire d'un homme qui a quitté son pays natal, Haïti, il y a 33 ans, et qui y retourne à la suite de la mort de son père. Quête des origines, donc, *road-novel* dans un pays du tiers-monde, dans ce pays fantasmé qui a forcément changé en trois décennies, mais qui est aussi le même, grâce à ses habitants : même joie de vivre malgré la pauvreté, la violence, les épi-

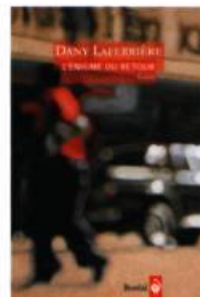
démies, la corruption, les ouragans et toutes ces plaies qui affligent la société haïtienne; même générosité malgré la faim omniprésente, dont l'assouvissement est le but ultime de toute journée...

Pour nous faire voir Haïti autrement, Laferrière choisit le point de vue de la fourmi et construit un narrateur qui ne décrit que ce qu'il peut voir, dans un rayon de trois coins de rue. L'histoire se déploie donc par courtes vignettes, voire par diapositives. Un oiseau qui passe, une jeune fille qui lave ses cheveux, des chômeurs affalés sur un banc public, un camion en panne : Laferrière peint Haïti naïvement, même pudiquement, par petites touches impressionnistes, laissant au lecteur le soin de reconstituer le tableau dans son ensemble. « J'ai consigné des petites choses dans mon cahier, sans les gonfler, dans une véritable rigueur journalistique. Il y a beaucoup d'opinions sur Haïti qui s'affrontent et qui ne nous éclairent pas mieux; alors, je me suis dit que ça pourrait être utile de décrire comment les gens vivent. Pas dans cette époque, mais dans cette journée-là, cette minute-là. »

LA LUMIÈRE QUI JAILLIT MALGRÉ LA MISÈRE

Ces Haïtiens, on sait comment ils vivent : dans la misère. Cela n'empêche pas qu'après avoir lu ces descriptions crues de dures réalités (« Avez-vous déjà pensé à une ville de plus de deux millions d'habitants dont la moitié crève littéralement de faim? La chair humaine, c'est aussi de la viande. Pendant combien de temps un tabou pourra-t-il tenir face à la nécessité? »), on referme ce roman avec une étrange impression de légèreté. La forme libre du livre, alternant haïkus poétiques et passages narratifs romanesques, permet à la lumière d'entrer dans le récit. Sans compter celle des Haïtiens eux-mêmes : « Il n'y a pas d'arrière-fond amer chez eux. En Haïti, il n'y a pas de misère humaine : il n'y a que celle de la vie quotidienne. On n'arrive pas à manger, certes, mais la vie intérieure est lumineuse. Là-bas, on fait attention aux autres. Je ne dis pas ça pour faire de la propagande : c'est la pure

PRINCIPAUX LIVRES DE DANY LAFERRIÈRE



Chez Boréal

L'ÉNIGME DU RETOUR, 2009

JE SUIS UN ÉCRIVAIN JAPONAIS, 2008

PAYS SANS CHAPEAU, 2006

VERS LE SUD, 2006

Aux Éditions de la Bagnole

LA FÊTE DES MORTS, 2009

JE SUIS FOU DE VAVA, 2006

Chez VLB

LE GOÛT DES JEUNES FILLES, 2004

CHRONIQUE DE LA DÉRIVE DOUCE, 1994

CETTE GRENADE DANS LA MAIN DU JEUNE NÈGRE EST-ELLE UNE ARME OU UN FRUIT?, 1993

L'ODEUR DU CAFÉ, 1991

ÉROSHIMA, 1987

COMMENT FAIRE L'AMOUR AVEC UN NÈGRE SANS SE FATIGUER, 1985

Chez Lanctôt

LE CRI DES OISEAUX FOUS, 2000

LA CHAIR DU MAÎTRE, 1997

LE CHARME DES APRÈS-MIDI SANS FIN, 1997



Laferrière s'abstient de tout commentaire : il nous donne à voir un Haïti tout cru, auquel le lecteur doit donner un sens. « Et puis, je voulais écrire un livre sans le souci de plaire, sans vouloir défendre Haïti. Je ne voulais pas non plus parler pour les gens : ils parlent très bien eux-mêmes, de manière très artisti-

« Je voulais écrire un livre sans le souci de plaire [...]. Je ne voulais pas non plus parler pour les gens [...] en fait, je n'avais qu'à les regarder vivre. »

que et profonde, dans leur spiritualité, dans leur manière d'aborder la vie, d'aborder chaque jour. Je ne me sentais pas assez fort pour parler en leur nom; en fait, je n'avais qu'à les regarder vivre. »

Il y aurait encore beaucoup à dire, notamment sur le vaudou, sur la première présence de la sœur de Laferrière dans son univers romanesque, sur la quasi mythique scène d'enterrement à la fin, sur le neveu qui s'appelle lui aussi Dany et auquel est dédié le livre. Il y a

PHOTO : MARIANNE LAROCHELLE

réalité. C'est très impressionnant! À tout moment, quelqu'un peut vous faire un petit cadeau, sans connaître votre situation matérielle, pour le simple plaisir de donner. »

Laferrière, observant des Haïtiens fuyant un orage, écrit : « D'où vient que ces gens qui font quotidiennement face à la maladie, la dictature et la faim paniquent tant à l'idée d'être mouillés? » Dans ces évidences inédites, *inécrites* auparavant, se cache le véritable tour de force de cette œuvre : Laferrière, en ramenant tout au premier degré – une sorte de degré zéro de l'écriture –, offre au lecteur ce qu'on pourrait appeler des morceaux de réalité. Il est très difficile, pour un auteur, de ne pas céder à la tentation de l'interprétation, du jugement, de l'extrapolation, et d'ainsi colorer la réalité, d'en orienter la lecture. Dans *L'énigme du retour*, à part une très brève critique du travail des humanitaires (« qui peuvent, eux, se défendre dans les médias »),

également fort à parier que *L'énigme du retour* aura une place prépondérante dans l'œuvre de Dany Laferrière. Avec ses thèmes et sa forme, qui font écho à ses autres ouvrages (notamment *L'odeur du café*), on sent qu'il vient achever son parcours d'écrivain, qu'une boucle vient d'être bouclée. Et que, même s'il écrira encore (la publication d'un recueil de ses chroniques dans *La Presse* est prévue d'ici deux ans), ses prochains livres s'inséreront « avant » celui-ci.

À moins qu'il ne décide une fois de plus de cesser d'écrire et de réécrire ses livres déjà publiés, pour les approfondir, aller plus loin. Laferrière est obsédé par l'idée de changer de vie : « J'aimerais bien voir comment je vivrais si je n'écrivais pas. J'ai dit que j'arrêterais d'écrire comme quelqu'un qui dit qu'il fait un régime : en espérant tenir le coup. J'y ai cru. Mais j'ai échoué. » Pour notre plus grand bien, Monsieur. ♦